Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

47-48 | 2012

Voix Féminines. Ève et les langues dans l'Europe moderne

Femmes lectrices / femmes apprenantes : le rôle et la place de la femme dans l'enseignement du français en Espagne aux XVIII^e et XIX^e siècles

Alicia Piquer Desvaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/3150>

DOI : 10.4000/dhfles.3150

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 157-171

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Alicia Piquer Desvaux, « Femmes lectrices / femmes apprenantes : le rôle et la place de la femme dans l'enseignement du français en Espagne aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 47-48 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 28 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/3150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.3150>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mars 2023.

Tous droits réservés

Femmes lectrices / femmes apprenantes : le rôle et la place de la femme dans l'enseignement du français en Espagne aux XVIII^e et XIX^e siècles

Alicia Piquer Desvaux

- 1 Depuis que le Real Colegio de Nobles, fondé en 1725 par Philippe V, a intégré l'enseignement de la langue française à ses programmes, on assiste au long du XVIII^e siècle à un intérêt progressif pour l'étude de cette langue en Espagne, dans les académies militaires et navales, les académies de médecine, les séminaires, et bien d'autres institutions religieuses. L'intérêt grandit à la fin du siècle au point de susciter le besoin de quantité de professeurs de français pour enseigner à la cour et en ville et souvent même dans leurs propres académies privées. En conséquence, le nombre d'ouvrages consacrés à cet enseignement, publiés et réédités, augmente considérablement. Pourtant il faut remarquer que cet enseignement s'adresse presque exclusivement à des garçons. Qu'en est-il de l'éducation des filles ?

1. Le débat sur l'éducation des femmes au XVIII^e siècle en Espagne

- 2 On connaît bien l'engouement du XVIII^e siècle pour l'éducation et la pédagogie aussi bien en Europe, et en France principalement, qu'en Espagne. L'éducation des femmes devient un sujet d'actualité à l'époque. Tant la noblesse que la bourgeoisie s'intéressent à leur formation, mais les résultats se font attendre. Les filles de familles nobles ou très riches suivaient des études dans des couvents, dont seulement un nombre très restreint (les Huelgas Reales à Burgos ou la Visitación à Madrid) offrait la possibilité d'études variées qui incluaient les langues modernes. S'élevant contre cette réalité, des

institutions laïques se sont organisées (spécialement après l'expulsion des jésuites en 1767), d'autres demeurèrent à l'état de projet : l'*ilustrado*¹Pablo de Olavide songea à la création de collèges où les jeunes filles auraient pu apprendre la grammaire de l'espagnol et du français, la géographie et l'histoire, le dessin, la musique et l'art de la danse, et, si elles en avaient les aptitudes, la cosmologie, la poésie et la déclamation. Ceci demeura un projet sans lendemain, comme celui de « La Société Économique du Pays basque » qui prétendait vers 1780 la création d'un « Séminaire de demoiselles », qui n'a jamais vu le jour.

- 3 Malgré tous les débats sur la question, il n'y avait en 1787 que 25 collèges pour 642 filles de la noblesse (160 établissements pour 3 793 garçons). La plupart des jeunes filles nobles ou de la grande bourgeoisie continuaient à être éduquées par des précepteurs privés, tandis que dans la petite bourgeoisie les mères supervisaient l'éducation de leurs filles, qui parfois jouissaient de cours privés de danse ou d'apprentissage de la langue française, afin de briller en société. Aux femmes issues des classes populaires, et selon l'avis général, on proposait une éducation très pratique et courte, dirigée vers le travail et la soumission à l'époux. Un brevet royal de 1783 établissait l'éducation religieuse et morale, la couture, et rarement la lecture.
- 4 En revanche, le nombre des publications éditées (écrites par des hommes ou des femmes indistinctement) à propos des différences entre les sexes est considérable: les *ilustrados* espagnols insistent souvent sur ces « qualités naturelles » féminines (générosité, sensibilité, bon goût, facilité de parole) qui détermineraient déjà un certain type d'enseignement pour les femmes, fondé sur la morale et les arts pour plaire, assez limité intellectuellement. Les éclairés vont cependant compléter ce système éducatif en prônant l'hygiène, la gestion du foyer et la formation des enfants. Les débats se multiplient, par exemple dans les « Sociétés Économiques des Amis du Pays » où les discussions ne s'arrêtaient pas au sujet de la nature des femmes, avec les conséquences habituelles d'ordre moral, médical ou littéraire, sinon qu'elles prenaient une dérive aux répercussions politiques : cet espace de discussion réservé aux hommes était conçu comme un modèle de société idéale où leurs membres étaient choisis selon le mérite personnel sans tenir compte de celui lié à la naissance. Les femmes exigeaient d'y participer. À Madrid le gouvernement était divisé (Jovellanos était partisan de les accepter, tandis que Cabarrús, attiré par les idées de Rousseau, était contre). Le roi Charles III essaya de couper net la controverse : il permit l'accès (1786) uniquement à deux femmes nobles aux mérites personnels très discutables et, par la suite, décréta la formation d'une « Assemblée de dames » à l'intérieur de la société (1787). Josefa Amar², traductrice et écrivaine, faisait partie de la « Société Économique de Saragosse » pour son talent véritable. Lors de la polémique, elle réagit violemment dans un « Discours sur l'intelligence des femmes » (1786) et, parmi plusieurs écrits sur la question de l'égalité des sexes, écrivit un remarquable « Discours sur l'éducation physique et morale des femmes » (1790) où elle réclamait un enseignement complet : du latin et du grec, des langues vivantes, des sciences, de l'histoire (Morant et Bolufer 2001 : 69-97).
- 5 Les traductions sont également très nombreuses : du portugais Luis-Antonio Verney, de Fénelon³, de Rollin, de Noël-Antoine Pluche, de Locke⁴et de Rousseau (malgré l'interdiction de ses œuvres par l'Inquisition en 1764), bien que les œuvres qui ont eu la plus grande diffusion, soit en français soit en traduction, aient été celles de la marquise de Lambert (Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, 1647-1753), de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1711-1780), de Louise d'Épinay (Louise Tardieu d'Esclavelle,

marquise d'Épinay, 1726-1783), de la comtesse de Genlis (Caroline du Crest, 1746-1830). Leur influence fut énorme, encourageant, à la fin du siècle, des discussions dans des sociétés privées et l'élaboration de mémoires sur les différents états de l'éducation dans le pays.

- 6 Dans les salons la question de l'éducation regroupait des femmes qui allaient devenir à leur tour traductrices ou écrivaines. C'est le cas de Cayetana de la Cerda y Vera, comtesse de Lalaing, qui traduisit *Les Œuvres* (1748) de la marquise de Lambert en 1781 et affirmait avoir lu en français l'*Avis d'une mère à son fils et à sa fille* édité dès 1745 (A. Puleo 1993). Elle entama deux longs procès sans succès afin de réfuter la condamnation de l'Inquisition sur sa traduction des *Américaines* (1769) de Leprince de Beaumont, pourtant la plupart des ouvrages de celle-ci avaient été traduits en espagnol et avaient reçu de grands éloges. Pour commencer, en 1784, deux ans après la mort de Mme de Beaumont, le confesseur de Pilar Silva y Palafox, épouse du duc d'Aranda (une des plus grandes familles nobiliaires), fait l'éloge de son talent et de sa bonté : presque 50 pages où l'on loue la vie et l'œuvre de la pédagogue française, ainsi que le bonheur avec lequel la famille des ducs d'Hijar jouit de sa participation à l'éducation de sa fille Pilar, pendant un bref séjour de celle-là à Madrid (Obregón 1784). Le succès extraordinaire de ses *Magasins* en Espagne est en partie dû aux idées conservatrices propres à la formation religieuse de son auteure, qui ne choquaient point l'Inquisition (sauf *Les Américaines*, ou la preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles⁵), d'autant plus qu'elle s'écarterait du laïcisme des philosophes contemporains. L'originalité de son approche pédagogique a tellement été appréciée partout en Europe, qu'elle mérite que l'on s'y arrête : en Espagne ses œuvres sont parmi les plus traduites des auteurs étrangers qui abordent la problématique de l'éducation (celle des femmes en particulier) à la fin du XVIII^e siècle et au long du XIX^e.

2. La réception de Mme Leprince de Beaumont, de Mme d'Épinay et de Mme de Genlis

- 7 Dès ses premiers écrits, Mme de Beaumont affirme la capacité intellectuelle de la femme, égale et parfois supérieure à celle de l'homme, vu qu'elle prend soin de son expérience quotidienne, aime observer les détails et écoute ses sentiments, afin de bien raisonner. Dans ce but, Mme de Beaumont souligne d'abord la nécessité de la lecture, moyen indiscutable pour apprendre à penser. Son premier manuel, issu de sa pratique pédagogique et de son admiration envers Charles Rollin, était destiné à l'usage de la famille de la princesse de Galles : *l'Éducation complete ou Abrégé de l'histoire universelle, mêlé de géographie et de chronologie* (1752-1753). Le manuel fut largement utilisé en Europe, aussi bien chez des aristocrates, que dans les établissements scolaires. La méthode suivie, qu'elle explique dans l'« Avertissement », consiste à raconter un événement historique – « les enfants aiment écouter des histoires » –, que les enfants racontent à leur tour afin de bien montrer ce qu'ils ont compris, et qu'ils écrivent ensuite. Par ce moyen les élèves « apprennent à narrer facilement, à écrire correctement ».
- 8 Le succès incontestable l'encourage à écrire *Le Magasin des enfans* (1756)⁶, *Le Magasin des adolescentes*, ou *Dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction* (1760)⁷ ; *Instructions pour les jeunes dames* (1764)⁸ ; *Le Magasin des Pauvres, des Artisans, des Domestiques et des gens de la Campagne* (1773)⁹ ; *Le Mentor moderne*, ou

Instructions pour les garçons et pour ceux qui les élèvent (1772-1773) – non traduit en espagnol – ; *Les contes moraux* (1773) et *Les Nouveaux contes moraux* (1776) ; *La Dévotion éclairée ou Magasin des Dévotes* (1779). Elle revient au roman par lettres : *Lettres d'Emeranza à Lucie* (1765) et écrit un roman sentimental, genre à la mode, pour aborder le thème délicat de l'amour : *La nouvelle Clarice, histoire véritable* (1767)¹⁰. Bref, elle associe le sentiment, la sensibilité, la tendresse même à la rigueur de la pensée et au bon sens qui touche tous les publics, et souligne l'importance des mères dans l'éducation.

- 9 *Le Magasin des enfans* n'est pas seulement intéressant par le contenu divers et amusant de ses contes, mais devient un exercice graduel de réflexion, qui use du débat, de la démonstration pratique, et qui fait voir, quand il est nécessaire, les erreurs d'appréciation. Il est conçu comme une initiation à la vie d'adulte et Mme de Beaumont écrit non seulement pour enseigner la morale, mais pour obliger ses jeunes étudiantes à raisonner en toute occasion, pour les rendre plus capables, plus cultivées et plus libres. Le titre « magasin » indique d'emblée la composition hétéroclite et encyclopédique de l'ensemble : des thèmes différents (la géographie, l'histoire, les mythes, la Bible, des données scientifiques) organisés en 29 journées pendant lesquelles une gouvernante dialogue avec ses jeunes élèves (de 3 à 15 ans). L'introduction souligne : « le dégoût d'un grand nombre d'enfants pour la lecture vient de la nature des Livres qu'on leur met entre les mains ; ils ne les comprennent pas, et de là naît inévitablement l'ennui » et précise qu'« une fille de quinze ans, qui commence à apprendre le François, a besoin d'un style aussi simple qu'une autre de cinq ans qui lit dans sa langue maternelle ». Mais si la langue est sobre et la structure de la phrase simplifiée, son récit est soigneusement organisé. La structure du recueil n'est pas faite d'une simple juxtaposition d'informations, d'anecdotes, de conversations, de fables ou de contes, car Mme de Beaumont regroupe ces éléments dans une narration cohérente dans laquelle la succession des différents récits forme une discussion continue et de difficulté progressive, en gradation vers le sérieux selon l'âge. Si l'élève la plus jeune raisonne à partir des contes, une autre élève plus âgée le fera à partir de l'histoire sacrée ou d'une fiction présentée comme tirée de la vie quotidienne¹¹. Autant d'exemples que Beaumont complète avec ses explications scientifiques, prises à partir des propres expériences des élèves. Les contes, encadrés dans les dialogues de chaque journée, outre le fait de proposer un divertissement et une moralité, ont donc une fonction précise dans l'ensemble du recueil. Mme de Beaumont imagine ou réécrit des contes de fées de Perrault, de Mme d'Aulnoy, de Mme de Villeneuve (*La Belle et la Bête*) modifiant non seulement la forme (le raccourci et la clarté pour ne pas fatiguer son jeune public), mais également l'esprit. Ainsi fait-elle aussi sa version du Prince Titi, roman précieux très populaire écrit par Thémiseul de Saint-Hyacinthe en 1738, qu'elle appelle *Ginguet* (du nom du père du roi Tity). La féerie, chez Mme de Beaumont, aboutit toujours à un enseignement précis : devenu roi, Tity peut épouser une bergère « avec beaucoup d'esprit » et son fidèle page la fille d'un roi, qu'il mérite par la justesse de sa pensée et de ses sentiments. Car « l'esprit » rend les gens sages et nobles de cœur. En l'occurrence, donc, le pouvoir n'est pas affaire d'hérédité, mais de mérite personnel¹².

- 10 C'est grâce aux débats en Espagne sur l'intelligence des femmes que *Les conversations avec Émilie* (1774) de Mme d'Épinay vont connaître un vif succès. C'est Ana Muñoz qui les traduit en 1797, à partir de la 5^e édition française et différents journaux s'en font l'écho à Madrid, tout en dissimulant ses idées laïques. Comme Beaumont et contrairement à Rousseau, Mme d'Épinay considérait sa petite fille capable de

progression intellectuelle. Dans un décor champêtre l'enfant est éduquée de façon simple, éloignée de l'hypocrisie parisienne, en contact avec des domestiques et des paysans, qu'elle doit apprendre à respecter. L'exercice physique, les jeux, le refus de la mémorisation, l'absence de châtiments, ne doivent pourtant pas transformer l'élève en une « bonne sauvage », car avec sa tendresse une mère peut obtenir de grands résultats d'un enfant réceptif.

- 11 Le recours au sentiment, au plaisir et à la douceur de vivre sont aussi des conseils à suivre de la part de Mme de Genlis, nommée par le duc de Chartres « gouverneur » de ses enfants, parmi lesquels on compte le futur Louis-Philippe. Le prestige de Mme de Genlis contribue à la traduction de la plupart de ses écrits, notamment son roman : *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes*, 1782 (*Adela y Teodoro* fut traduit par un militaire libéral Bernardo María de Calzada en 1785 et 1792²) ; ainsi que *Les Veillées du château ou cours de morale à l'usage des enfants*, 1866, traduites par Fernando de Guillelmán : *Las veladas de la quinta ó novelas é historias sumamente útiles para que las madres de familia puedan instruir a sus hijos* (1788 et 1791²). Le retentissement de ce dernier ouvrage inspira des romanciers espagnols qui l'imitèrent dans ses idées et dans sa forme : *Las tardes de la granja*, de Rodríguez de Arellano (1803) et *Tertulias de invierno en Chinchón* de Valladares y Sotomayor (1815-1820) vont reprendre la structure d'une série de nouvelles qu'une famille raconte au coin du feu dans un pavillon de campagne. Les préfaces introduisant les traductions espagnoles expliquent la valeur de la fiction comme instrument pour polir les caractères et cultiver l'esprit et les sentiments des lecteurs, un moyen agréable de dépasser les traités de morale en usage, bien plus sévères.

3. L'institutionnalisation de l'enseignement du français

- 12 Après avoir vu l'intérêt des femmes de lettres de la noblesse et de la grande bourgeoisie espagnole, au long du XVIII^e siècle, pour les thèmes liés à leur éducation, et leur insistance sur les possibilités éducatives de la lecture de fiction, nous sommes sans doute bien déçus d'écouter les déclarations de la reine Marie-Louise au ministre Godoy en 1804 : « Je suis une femme, et je déteste toutes celles qui prétendent être intelligentes en voulant être semblables aux hommes, car cela n'appartient pas à notre sexe ; et malgré tout il y en a quelques-unes qui ayant beaucoup lu et connaissant bien les idées qui circulent de nos jours se sentent supérieures aux autres » (Simón Palmer 2003). S'agissait-il de la réaction patriote contre l'esprit libéral et francisé ? En fait les femmes, nobles ou pas, continuaient à avoir le mariage et la maternité comme leur but principal, et on méprisait l'apport de la fiction, dont on craignait les mauvais exemples. Il faudra attendre le dernier tiers du XIX^e siècle pour voir évoluer la situation.
- 13 Cependant, ni la guerre contre l'envahisseur français, ni la situation paradoxale où de nombreux *afrancesados* se sont trouvés par la suite, n'ont fait diminuer l'influence de la langue française (García Bascuñana 1999 : 108-123). À partir de 1830, le prestige du français est non seulement revenu, mais il augmente progressivement : les livres pour son apprentissage ainsi que les traductions du français se multiplient, tout comme les établissements publics et privés (collèges religieux – dont plusieurs d'origine française installés à partir de la Révolution de 1789, des académies militaires et scientifiques, des écoles navales et de commerce, et des lycées) où le français est enseigné parmi bien

d'autres matières. Sans revenir sur l'institutionnalisation progressive des différents plans d'études jusqu'à la Loi Moyano et ce qui s'ensuit (García Bascuñana 1999 ; Suso López 1999), il faut constater que l'enseignement vise toujours essentiellement les garçons. Malgré quelques rares exemples, comme l'*Academia Cívica* qui, pendant le triennat libéral (1820-1823), permettait l'accès des filles bourgeoises à l'éducation avec les artisans et les jeunes ouvriers – ce qui fit un grand scandale –, l'ensemble de la population féminine demeure analphabète. En 1860 seulement 9,05 % des femmes savait lire en Espagne (37,02 % à Madrid), et elles arrivent à 14,68 % (47 % à Madrid) en 1877. Ceci malgré la loi Moyano qui exigeait des parents, dès 1857, d'emmener leurs filles à l'école (de 6 à 9 ans), bien que séparées des garçons et avec des programmes d'étude différents. Cette même loi imposait la création d'écoles dans les villages à partir de 500 habitants. Dans ce contexte, si on envisage quelques manuels d'enseignement du français, on peut voir deux caractéristiques : l'incorporation progressive des textes littéraires (associés à l'apprentissage d'un niveau supérieur de langue de « bon goût », qui vient compléter le premier niveau pratique), à la suite de l'*Arte de hablar bien francés o Gramática completa* de Pierre Nicolas Chantreau, qui continue à être considéré comme le modèle à suivre (Fernández-Fraile 1999 : 137-150 ; Fischer Hubert 1999 : 117-128). La deuxième particularité de ces textes est l'absence quasi totale de référents féminins. Ce qui, d'ailleurs, pourrait nous surprendre compte tenu du fait que ces recueils auraient pu être utilisés aussi par des jeunes filles.

- 14 De l'ensemble des manuels consultés, nous avons spécialement retenu les *Leçons françaises de Littérature et de morale choisies des meilleurs auteurs qui ont écrit dans ce genre*, de F. de Tramarria, éditées plusieurs fois au long du siècle, ce qui montrerait son acceptation. Nous avons travaillé sur les éditions de 1846³ et de 1864⁵, publiées à Madrid, chez Aguado et sur les *Morceaux choisis de littérature française en prose et en vers* de A. Miracle (Barcelona : Bastinos, 1889). Quelle est la fonction des morceaux littéraires choisis dans les manuels de Tramarria, axés sur l'apprentissage des langues par la pratique de la lecture et de la traduction ? Il n'y a pas de préface qui nous renseigne, mais nous pouvons constater que la recherche du « beau style », dans les cours de perfectionnement, fixe un répertoire d'auteurs classiques censés ne point gêner la moralité dominante, qui étaient aussi proposés par les grammairiens en France pour perfectionner le français. On lit et on travaille avec des textes de longueur très discrète, qui évoquent des scènes historiques anciennes ou modernes en évitant la mythologie et le *Télémaque*. L'édition de 1864 présente, à côté de Lamartine, Hugo, Balzac (retenus aussi bien comme modèles d'écriture que pour la valeur édifiante des textes choisis), Mme de Staël (*De l'Allemagne*) qui explique le penchant « des femmes qui ne tiennent à la vie que par les liens du cœur » à cultiver l'esprit, l'opposant à la rudesse des hommes ; deux textes de la comtesse de Ségur, qui présentent le portrait d'un Napoléon toujours glorieux et calme, dans la victoire ou dans la défaite (lors de sa fuite d'un Moscou incendié par le père de l'écrivaine, gouverneur à l'époque de l'invasion de la Grande Armée). Puis quelques lettres familiales de Mme de Sévigné ou de Mme de Maintenon, avec une autre lettre d'Anne de Boulen¹³ s'adressant respectueusement à son époux pour lui demander d'être indulgent. Ces pages écrites par des femmes, mais très respectueuses des modèles culturels, côtoient celles incontournables où la femme est évoquée comme exemple d'amour et de sacrifice à l'égard de ses enfants (il y a même une lettre de Napoléon, qui sert à compléter le portrait de l'empereur, adressée à la veuve de l'amiral Brueys, faisant l'éloge de l'époux mort et montrant son admiration envers la mère éplorée qui doit élever seule ses

enfants). Nous retrouvons les grandes scènes de théâtre qui attirent la pitié devant les souffrances des héroïnes de l'Antiquité ou de la Bible (Racine avec les tirades d'*Iphigénie* ou d'*Esther*) ou les éloges funèbres de Bossuet à la mort de la reine d'Angleterre, pour prouver la vanité de la vie.

- 15 Le manuel écrit par l'abbé Augustin Miracle Carbonell, licencié en théologie et professeur dans le lycée de Barcelone, souligne dans son *Avertissement du Second cours* qu'il suit le décret royal du 30 septembre 1887, qui fixait les épreuves des examens de première année (lecture, grammaire, traduction) et de deuxième année. L'élève devait répondre à deux questions tirées au sort, écrire sous la dictée et traduire (version et thème). Le manuel offre en conséquence des textes à lire et à traduire, tout en proposant des sujets de réflexion religieuse, philosophique et morale. Il ajoute ensuite des notions élémentaires sur le style de la composition et propose uniquement un choix de lettres de « femmes célèbres depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours » où nous retrouvons des exemples de l'art « familial » de Mme de Sévigné et de la morale pratique de Mme de Maintenon.

4. Des manuels scolaires aux lectures littéraires

- 16 Dans les manuels pour garçons, qui prétendent être des ouvrages « sérieux et graves », il n'y a aucune mention de ces femmes pédagogues, très en vogue quelques décennies auparavant. Néanmoins si leurs traductions sont rééditées c'est parce qu'elles continuent à proposer aux filles de bonne famille la nécessité de lire et de raisonner. D'autres lectures viennent les compléter, comme par exemple celles de Mme Celnart (avec des conseils pratiques) ou de Mme Campan (très émotives), lues en français dans les établissements scolaires religieux d'origine française. Certes, ces lectures ne changent pas tellement le statut de la femme dans la société : vers 1830 les femmes goûtent la vraie littérature, mais osent à peine écrire. Une exception est Carolina Coronado qui apprend l'italien et le français toute seule et devient traductrice, comme elle l'explique dans ses lettres à l'écrivain Hartzenbusch. Il faut du temps pour que Rosario de Acuña puisse avoir la possibilité de lire ses compositions poétiques à l'*Ateneo* de Madrid (1884), devant un auditoire à prééminence masculine qui suffoque. Si l'opinion générale était de protéger l'imagination des jeunes filles pour éviter les délires romantiques, il fallait en contrepartie toujours leur rappeler leurs obligations familiales ou domestiques et les préparer à endurer les souffrances de la maternité, du couple ou du ménage.
- 17 Il faut bien souligner, en guise de conclusion, ce paradoxe : l'institutionnalisation de l'enseignement public qui inclut les langues vivantes dans les programmes éducatifs, modernise les manuels d'apprentissage, adapte les différentes méthodologies – des manuels pour l'acquisition des normes grammaticales et de prononciation dans un premier temps ; plus en accord avec l'exercice de la lecture, le commentaire et la traduction dans un niveau supérieur –, et fixe les catégories de professorat, demeure donc un enseignement destiné aux garçons, et réserve à la femme son rôle domestique traditionnel. Les jeunes filles de bonne famille qui s'efforçaient d'apprendre la langue française, dans des collèges religieux ou avec des précepteurs, auront cependant la possibilité de découvrir, dans les bibliothèques familiales, des écrivains français classiques et surtout modernes que lisaient les hommes de la famille et dont ils discutaient dans les *ateneos*. C'est le cas avoué d'Emilia Pardo Bazán, de Juana de Vega

(comtesse d'Espoz y Mina), de Gertrudis Gómez de Avellaneda (traductrice de Lamartine et de Hugo), de Fernán Caballero, devenues toutes des femmes de lettres, certaines avec des préoccupations sociales très accusées, telle Concepción Arenal, dont l'œuvre très abondante insiste à dénoncer les insuffisances du système d'enseignement à l'égard des femmes en général et des enfants défavorisés. Dans son livre *La igualdad social y política y sus relaciones con la libertad*, elle insiste sur l'importance du développement de l'enseignement public, puisque l'éducation est un instrument par excellence de la justice sociale.

- 18 D'autres phénomènes sociaux et économiques vont précipiter la participation active de la femme dans la société espagnole vers la fin du siècle. La presse découvre les possibilités qu'offre le public féminin. Certains *ateneos* sont abonnés à des revues féminines, dont le tirage augmente par la réponse rapide des imprimeries et par l'intérêt des éditeurs qui voient une affaire rentable de proposer des revues de mode, de cuisine, de beauté, avec des conseils d'hygiène et des instructions pour élever des enfants en bas-âge, afin de diminuer le grand nombre de décès des mères en couches et de leurs bébés. On n'est pas loin d'établir une législation qui viendra protéger les enfants : la loi générale de Protection de l'Enfance (1904) est rédigée par le Dr. Manuel Tolosa Latour, qui suit de près la loi française de 1874 (loi Roussel), et qui aboutira à la création de centres pour le soin des enfants jusqu'à 10 ans.
- 19 En même temps la quantité considérable des femmes ouvrières à Barcelone inspira au pédagogue Francisco Ferrer y Guardia (1859-1909) la création de l'*École moderne* (1901). En cinq ans il y en aura plus de cinquante dans tout le pays. L'enseignement rationaliste et scientifique devait embrasser l'étude de « tout ce qui est favorable à la liberté de l'individu et à l'harmonie de la collectivité, se réalisant par un régime de paix, d'amour et de bien-être pour tous, sans distinction de classe ni de sexe » (Ferrer y Guardia 2003 : 29-30). Dans les bibliothèques de ces écoles les jeunes ouvrières accèdent rapidement à la lecture. Et aux idées révolutionnaires. L'intégration des voix des femmes espagnoles dans la vie sociale, culturelle, politique du pays commence un long chemin.

BIBLIOGRAPHIE

AMAR, Josefa (1994). *Discurso sobre la educación física y moral de las mujeres*, M^a Victoria López Cordon éd. Madrid : Cátedra « Feminismos clásicos ».

BOLUFER PERUGA, Mónica (2002). « Pedagogía y moral en el Siglo de las Luces : las escritoras francesas y su recepción en España », *Revista de Historia moderna. Anales de la Universidad de Alicante*, 20, 251-291.

FERNÁNDEZ-FRAILE, M^a Eugenia (1999). « Les textes littéraires comme procédé d'enseignement du FLE dans les *Chantreaux* (1781-1857) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 24, 137-150.

FERRER Y GUARDIA, Francisco (2003). « Rationalisme humanitaire », *Revue Agone*, 29-30. Mis en ligne le 06 novembre 2008 : <http://revueagone.revues.org/310>. Consulté le 12 février 2012.

FISCHER HUBERT, Denise (1999). « Écrivains français de l'âge classique proposés pour l'enseignement du F.L.E. en Espagne aux 18^e et 19^e siècles », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 24, 117-128.

GARCÍA-BASCUÑANA, Juan (1999). « L'institutionnalisation du FLE dans l'enseignement public espagnol après la Loi Moyano (1857) : avatars et conséquences », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 23, 108-123.

LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie (1763). *Magasin des enfans ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves [...]*. Lyon : Jean-Baptiste Reguilliat, 2 v., 3^e édition.

LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie (2000). *Contes et autres écrits*, Barbara Kaltz, éd. Oxford : University of Oxford, « Voltaire Foundation ».

MORANT DEUSA, Isabel & BOLUFER PERUGA, Mónica (2001). « Josefa Amar y Borbón. Une intellectuelle espagnole dans les débats des lumières », *Intellectuelles*, in Mathilde Dubesset & Florence Rochefort éd., *CLIO Histoire, femmes et société*, n° 13, 69-97. Mis en ligne le 14 novembre 2006 : <http://clio.revues.org/640> consulté le 12 janvier 2012.

OBREGÓN, Ignacio de (1784). *Elogio histórico de Madama María Le Prince de Beaumont*. Madrid : Imprenta de Pedro Marín.

PULEO, Alicia éd. (1993). *La Ilustración olvidada. La polémica de los sexos en el siglo XVIII*. Barcelona : Anthropos.

SIMÓN PALMER, M^a Carmen (1977). « Libros de religión y moral para la mujer española del s. XIX », in *Primeras Jornadas de Bibliografía*, Madrid : Fundación Universitaria Española, 355-386.

SIMÓN PALMER, M^a Carmen (2003). « La mujer lectora », in V. Infantes, F. López & J.-F. Botrel, *Historia de la edición y de la lectura en España (1472-1914)*. Madrid : Fundación Germán Sánchez Rupérez.

SUSO LÓPEZ, Javier (1999). « La méthode naturelle d'apprendre la langue française dans la première moitié du XIX^e siècle en Espagne », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 23, 185-203.

NOTES

1. Terme espagnol employé pour désigner les partisans des Lumières.
2. Née en 1749 et morte vers 1808. Son père et son grand-père étaient des médecins réputés. Elle fut éduquée par deux précepteurs qui jugèrent qu'elle avait une intelligence hors du commun, ce qui lui permit d'étudier le latin, le français, l'italien et de réaliser ainsi des traductions sur les thèmes qui intéressaient les cercles éclairés (éducation, économie, récits de voyage, œuvres d'érudition). Elle fut admise dans la « Société Économique Aragonaise » en 1782, dans l'« Assemblée de Dames » de Madrid en 1787, et dans la « Société Royale de Médecine » de Barcelone en 1790 (Amar 1994).
3. Le traité de Fénelon : *De l'éducation des filles* (1687), eut trois traductions complètes et une partielle de 1763 à 1804 ; et plusieurs rééditions au long du XIX^e siècle.
4. Ses *Thoughts on education* ont été diffusés largement en version latine et française, avant d'être traduits tardivement en 1764 en espagnol.
5. On jugea trop osée sa prétention de démontrer les vérités de la religion par la seule « lumière naturelle » de la raison.
6. *Almacén y biblioteca completa de los niños o diálogos de una sabia directora con sus discípulos de la primera distinción*, traduit par Mathias Guitet, 1778, 1790². Madrid : Imprenta de D. Manuel Martin. En 1829³ à Madrid : Imprenta de D. Julián Viana Razola. *El Almacén de los niños* (édition mise à jour,

sans nom du traducteur), 1855, 1861² (Paris : Librería de Rosa-Bouret). Réédition en 1863 (Madrid : Librería Mellado). Curieusement, le titre ne fait jamais référence aux « filles ».

7. *Almacén de las Señoritas adolescentes, ó diálogos de una sabia directora con sus nobles discípulas*. Traduit par D. P. Barco Lopez, 1787 (Madrid : Imprenta de Barco Lopez).

8. *Biblioteca completa de Educación ó Instrucciones para las señoras jóvenes*. Traduit par Josef de la Fresa, 1779-80 (Madrid : Imprenta de Manuel Marín).

9. *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gente del campo, artesanos, criados y pobres*. 1773, 1778², traduit par Miguel Ramón y Linacero (Madrid : Manuel Martín). Édité aussi sous le titre *Verdadero libro del pueblo o Conversaciones familiares de doctrina cristiana*, en 1852, sans nom du traducteur à Barcelone : Librería Religiosa.

10. *La devoción ilustrada : ó conversaciones familiares entre una sabia directora y algunas personas de distinción sobre el verdadero camino de la virtud*, traduit par Manuel Girón, 1782 (Madrid : Manuel Martín). *Cartas de Emeranza a Lucia*, 1807 et 1817², traduites par D.N.D.N. (Madrid : Viuda de Barco López). *Cuentos morales* et *La nueva Clarisa*, tous les deux de 1797, sans nom de traducteur ni de l'imprimerie. Ses *Lettres de madame Du Montier à la marquise*** sa fille* furent traduites en Espagne par Antonia de Rico y Arnedo sous le titre de *Cartas de Madama de Montier*, 1796, Madrid : Imprenta de José Lopez.

11. Beaumont aime juxtaposer l'« histoire vraie » à la fiction, en citant des exemples inspirés de la vie quotidienne ou issus de l'histoire ancienne ou sacrée. Déjà dans son *Nouveau Magasin François* elle avait écrit une contribution intitulée *La Force du génie naturel. Histoire de Molly, paysanne poëte* où, afin de montrer la force de caractère de cette jeune fille et les préjugés des hommes sur les possibilités du talent féminin, elle présentait son récit comme un fait divers ayant eu réellement lieu : « Toute l'Angleterre peut attester la vérité de cette histoire » (Leprince de Beaumont 2000 : 89-93).

12. *Ginguet* 18^e, 19^e et 20^e journées, dialogues XX-XXI-XXII respectivement (Beaumont 1763).

13. F. de Tramarría emploie, pour désigner Anne Boleyn, deuxième femme d'Henri VIII, le nom sous lequel elle apparaît dans *La princesse de Clèves*. En fait, il n'a fait que suivre le *Cours de littérature* de La Harpe dont il a tiré cette lettre.

RÉSUMÉS

Les particularités de l'enseignement du français en Espagne aux fillettes et aux jeunes filles des milieux éclairés espagnols du XVIII^e siècle sont inséparables des débats de l'époque sur l'éducation de la femme. Les femmes éclairées espagnoles, en plus de lire directement en français, discutaient à propos des œuvres des femmes de lettres françaises et contribuèrent ainsi à diffuser leurs idées, souvent grâce à leurs propres traductions. Cette réception fut vraiment importante et aida à déclencher le goût de la lecture et de la réflexion. Par contre, l'institutionnalisation de l'enseignement, public et privé, au long du XIX^e siècle, avec l'implantation qui s'ensuivit de l'enseignement des langues étrangères, à peine influa sur le développement de l'éducation de la femme. Ce qu'on peut constater, d'ailleurs, dans les manuels de français destinés aux garçons, qui réservent à la femme son rôle domestique traditionnel. Les seules voix de femmes qu'on entend ont eu accès à la modernité grâce à la littérature lue en français, mais non précisément à travers les manuels en usage dans les établissements scolaires.

The ways in which French was taught to girls and young women in the enlightened Spanish environments of the 18th century are inseparable from the debates of the age on how women should be educated. Enlightened Spanish women not only read French but discussed the works written by learned French women and helped to spread their ideas, sometimes even by translating them themselves. They were extremely well received and helped to encourage reading and reflection. On the other hand, the institutionalization of both public and private teaching in the 19th century, with the resulting officialization of foreign-language teaching, hardly had any effect on the evolution of education for women. Proof of this are the language-teaching manuals designed for male students, which portray women in their traditional domestic role. The few women's voices that are heard have had access to modernity thanks to the literature they read in French, but they did not find it in the commonly used manuals.

INDEX

Mots-clés : Éducation de la femme, Enseignement des langues, Littérature, Manuels de Français, Traduction.

Keywords : French text books, Language teaching, Literature, Translation., Women's education

AUTEUR

ALICIA PIQUER DESVAUX

Université de Barcelone